

marquis, en tout cinquante gentilshommes, chefs des réformés qui eurent la tête tranchée le 15 avril à Amboise même, dans le grand « Acte de foi » auquel assistaient le roi François II, la reine Marie Stuart, la reine-mère Catherine de Médicis, le duc de Guise, le cardinal de Lorraine, le duc de Nemours et le prince de Condé lui-même, au nombre de ces cinquante condamnés, disons-nous, se trouvait Michel Jean-Louis, baron de Castelnau-Chalosses.

L'acte de foi commença à midi précises, sur la grande place d'Amboise ; le même bourreau exécuta l'un après l'autre tous les condamnés. Chaque fois que l'un d'eux gravissait les marches de l'échafaud, ses compagnons, groupés au pied de l'escalier, entamaient un psaume français, traduit par Clément Marat ; un verset accompagnait chaque tête qui tombait.

Après avoir vu exécuter devant lui ses quarante-neuf compagnons, le jeune baron de Castelnau-Chalosses gravit à son tour les marches de l'escalier fatal, et, comme aucune voix amie ne pouvait plus chanter pour soutenir son courage, que toutes les bouches avaient été rendues muettes par la mort, il entonna, d'une voix ferme, le verset suivant, légèrement modifié pour la circonstance, et dont le dernier mot s'exhala dans son dernier soupir.

Dieu me soit doux et favorable,
Me bénissant par sa bonté,
Et de son visage adorable
Me fasse luire la clarté !

Cette mort terrible du baron de Castelnau, fut le premier des malheurs qui devaient, sans interruption, fondre sur cette famille infortunée, et la réduire à une situation précaire dont elle ne devait plus jamais sortir.

Gaston de Castelnau fut un des plus brillants capitaines et l'un des plus dévoués serviteurs du roi de Navarre. Toutes les richesses de sa maison qui avaient échappé aux amendes, aux confiscations et aux exactions de toutes sortes, furent prodiguées par lui pour le service de Henri IV qui, du reste, d'après ce qu'il disait lui-même, ne comptait pas avec ses amis, sans que ce roi lui eût jamais remboursé un denier des dépenses qu'il avait faites pour lui.

Le baron de Chalosses mourut en 1612, deux ans après le roi, dans un état voisin de la misère, ne laissant à ses deux fils Philippe et François de Castelnau, âgés l'un de vingt-deux ans, l'autre de dix-neuf, que leur nom, sans tache, et leur vaillante épée.

Il avait une fille aussi, une blonde et charmante enfant de dix ans à peine ; il la légua au duc de Rohan, son ami intime, auquel l'attachaient quelques liens de famille.

Le duc de Rohan accepta la succession tout entière : c'est-à-dire qu'il paya toutes les dettes de son ami défunt, dégrèva de toutes ses hypothèques le vieux manoir de famille sous lequel on l'avait enseveli. Il plaça les deux fils dans sa maison, donnant une compagnie au premier, une lieutenance au second ; puis, après avoir assisté aux funérailles de son vieux compagnon d'arme, il monta à cheval, enveloppa la petite fille dans son manteau, et l'embrassant et la bourrant de bonbons pendant toute la route, il la conduisit à la duchesse dans les bras de laquelle il la plaça en lui disant simplement :

— Voici Blanche de Castelnau.

— Merci, Henri, répondit la duchesse ; maintenant nous avons une fille.

Tout fut dit. Ces deux nobles cœurs s'étaient compris, l'adoption était complète.

Le duc et la duchesse de Rohan accomplirent dans toutes ses exigences la mission qu'ils s'étaient imposée.

Blanche de Castelnau fut élevée par eux comme si elle eût été véritablement leur fille. D'ailleurs, l'enfant était si douce, si belle, si intelligente que tout le monde l'aimait ; le duc et la duchesse en raffolaient.

Avec le temps, la charmante enfant avait grandi et s'était métamorphosée en une délicieuse jeune fille. Mais, lorsque chacun admirait sa beauté, elle seule semblait l'ignorer. Son cœur plein, du dévouement qu'elle éprouvait pour ses protecteurs, ne s'était pas encore ouvert à un autre sentiment plus tendre et en même temps plus égoïste. Le mot amour, murmuré parfois d'une voix tremblante par les jeunes gentilshommes de la maison du duc n'avait point d'écho dans son âme et la laissait complètement insensible.

Cependant l'heure devait sonner ; elle ne tarderait pas sans doute, où la femme se révélerait en elle, par cette loi fatale de la condition humaine qui exige que dans la femme il y ait la mère.

La duchesse de Rohan suivait avec une curiosité inquiète les diverses phases par lesquelles passait, sans s'en douter elle-même, sa jeune protégée.

Grâce à la générosité du duc de Rohan, à la bonne administration des biens du baron de Castelnau qu'il avait réussi à sauver du naufrage, la fortune de cette famille avait pris une meilleure tournure. Sans être riches, ses héritiers cependant n'étaient plus complètement pauvres. Les deux fils étaient pourvus ; quant à Blanche de Castelnau, le duc de Rohan avait annoncé hautement qu'il se chargeait de son établissement ; la générosité du duc était trop bien connue pour que l'on doutât que cet établissement fût au-dessous du nom de sa protégée.

Les choses en étaient là lorsqu'éclatèrent à l'improviste les troubles qui devaient causer la guerre dont le duc de Rohan allait devenir le chef.

Nous avons rapporté plus haut comment le duc de Rohan, opposé à la guerre, fut pris au dépourvu par ses coréligionnaires et entraîné par eux à résister aux desseins du roi ; lorsque le duc de Rohan, après avoir ravitaillé Saint-Jean d'Angély, où son frère s'était enfermé, partit de Castres où il laissait la duchesse, pour se rendre en toute hâte à la Rochelle, M^{me} de Rohan se trouva très-embarrassée, non pas pour elle personnellement, mais pour sa protégée.

Selon toute probabilité, les troupes royales marcheraient sur Castres, dont peut-être elles s'empareraient. La guerre se faisait encore à cette époque, comme aux plus mauvais jours du moyen âge, avec toutes ses cruautés et ses actes infâmes.

La duchesse, bien que résolue, le cas échéant, à défendre sa ville jusqu'à la dernière extrémité, ne voulut pas exposer la jeune fille aux conséquences terribles d'une prise d'assaut ; alors, malgré la tendresse qu'elle éprouvait pour elle, au risque des reproches que le duc pourrait lui adresser, elle se détermina à éloigner Blanche et la confier à une amie sûre pour tout le temps que durerait la guerre.

Une fois cette détermination prise, la duchesse songea à la mettre à exécution. Elle ne chercha pas longtemps cette amie. Le premier nom qui lui vint à la pensée fut celui de la comtesse du Luc. Au reste, elle ne pouvait faire un choix plus convenable.

Sans autrement prévenir son amie, la duchesse annonça simplement à madame du Luc l'arrivée de la jeune fille par une lettre qu'elle remit au sergent La Prairie ; puis, deux jours plus tard, la jeune fille, toute en larmes quittait Castres, pour se rendre à Paris, sous l'escorte de trois braves gentilshommes, dans lesquels